

BIBLIOTHÈQUE
DES
CLASSIQUES CHRÉTIENS

LATINS ET GRECS

Publiés sous la direction de l'abbé Gaume,
Vicaire général de Nevers

BIBLIA PARVULA I

GENÈSE – EXODE – LÉVITIQUE

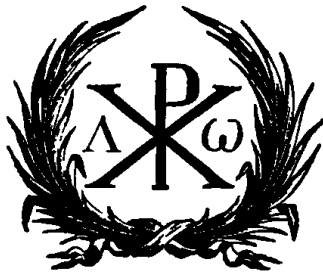
BIBLIA PARVULA,

AD USUM STUDIOSE JUVENTUTIS ADNOTATA,
ET RITE APPROBATA.

TOMUS PRIMUS.

GENESIS. — EXODUS. — LEVITICUS.

Tirunculorum.



PARIS,
GAUME ET C^{IE}, LIBRAIRES,
RUE CASSETTE, 4.

1852

APPROBATION.

MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE SIBOUR, par la miséricorde divine
et la grâce du Saint-Siège apostolique, archevêque de Paris,

Sur le rapport de l'Examineur par nous désigné et les conclusions favorables de notre Commission des Études, nous avons approuvé et approuvons par ces présentes un livre intitulé : *Biblia parvula ad usum studiosæ juventutis adnotata, et ritè approbata*, publié par MM. Gaume frères, 4, rue Cassette.

Donné à Paris, sous le sceau de nos armes, le seing de notre Vicaire général, président, et le contre-seing du membre secrétaire de notre Commission des Etudes, le 30 janvier 1852.

Le Secrétaire de la Commission des Etudes,

FLANDRIN, Chan. hon.

Le Président de la Commission des Etudes,

L. BAUTAIN, vic. gén.

PRÉFACE.

CHERS ENFANTS,

Les vacances sont finies; vous venez de quitter la maison de vos parents, et vous voilà séparés de tout ce que vous aimez le plus au monde. Autour de vous de nouveaux maîtres; devant vous de nouvelles études, une nouvelle carrière. Si je vous demande pourquoi tout cela? vous me répondez : Mes parents veulent que j'apprenne le latin; que je fasse mes classes et mon éducation. Oui, tel est le but qu'ils se proposent et la raison des sacrifices de plus d'un genre auxquels ils se condamnent. Mais, qu'est-ce que faire votre éducation? Cette question est fondamentale : permettez-moi d'y répondre.

Éducation veut dire *développement* : faire son éducation, c'est se développer. Boire, manger, dormir, jouer, conserver des habitudes régulières et vertueuses, sont les moyens de développer votre corps, d'affermir votre santé et d'arriver aux belles et fortes proportions de l'homme fait. Ce n'est point ici le lieu de vous parler de l'éducation physique, qui n'est pas à beaucoup près la plus importante et à laquelle, d'ailleurs, je crois pouvoir l'affirmer, vous saurez donner tous vos soins. L'éducation de votre âme, voilà ce qui doit avant tout nous occuper : une comparaison vous fera comprendre mes conseils sur ce point décisif.

L'âme de l'enfant, c'est la rose en bouton. De toutes les fleurs, la rose est la plus belle. Le soleil lui-même pâlit devant l'éclatante beauté de votre âme. La rose s'épanouit aux rayons du soleil. Votre âme ne peut s'épanouir qu'aux lumières bienfaisantes de la vérité, son véritable soleil. La rose croît au milieu des épines, mais ces épines la défendent contre les insectes. Votre âme aussi doit se développer au milieu des épines du travail; mais, en excitant votre courage, ces épines vous préserveront de la paresse, dégoûtante chenille dont le contact vous souillerait.

C'est afin de montrer tous ses charmes et de répandre tous ses parfums que la rose ouvre son superbe calice. Votre

âme doit s'ouvrir afin de révéler au grand jour les heureuses qualités dont la main de Dieu l'a enrichie, et de répandre autour d'elle la bonne odeur des vertus. Ce n'est pas pour elle, mais pour être l'ornement et la joie de la nature que la rose s'épanouit : elle n'est rose que pour cela. Plus belle que la reine des fleurs, votre âme non plus ne doit pas se développer pour elle-même. Nous ne sommes pas faits pour nous ; nous sommes faits pour Dieu et pour nos frères. Devenir l'ornement et la joie du ciel et de la terre ; tel est donc le devoir de votre âme et le but de son éducation.

Quand la rose a rempli sa gracieuse mission ; quand elle n'a plus ni charmes à montrer ni parfums à répandre, elle incline sa tête dont les vives couleurs commencent à pâlir, et le jardinier la détache de sa tige. Quand votre âme aura consommé l'œuvre qui lui est confiée, le céleste jardinier viendra cueillir cette rose immortelle, pour la transplanter, avec des millions d'autres, dans le jardin du ciel dont elle fera l'ornement pendant les siècles sans fin de l'éternité.

Or, l'œuvre que Dieu vous a confiée en vous envoyant sur la terre, c'est l'accomplissement de ses volontés paternelles : ces volontés s'appellent *devoirs*. Ces devoirs se divisent en trois classes, suivant les trois sociétés auxquelles vous appartenez nécessairement depuis le berceau jusqu'à la tombe : société avec Dieu, c'est la *religion* ; société avec vos parents, c'est la *famille* ; société avec les hommes du même pays, et de tous les pays, c'est la *société civile* et humaine. Ainsi, pour vous, trois sortes de devoirs qu'il vous importe souverainement d'apprendre à connaître, à aimer, à pratiquer de bonne heure ; afin de les connaître, de les aimer, de les pratiquer toujours. L'éducation, ne l'oubliez pas un instant, est l'apprentissage de la vie.

Les premiers, les plus importants devoirs que vous ayez à accomplir sont les devoirs religieux. Ils sont les premiers, parce que vous appartenez à Dieu avant d'appartenir à qui que ce soit. Ils sont les plus importants, parce qu'ils sont le fondement et la règle de tous les autres. Nous allons vous les montrer dans le plus beau des livres.

Tout en vous familiarisant avec la forme élémentaire de la langue latine, les admirables récits de la Bible vous apprennent l'histoire générale de la religion, première société

dont vous êtes membres. Vous conduisant par-delà tous les siècles, vous élevant au-dessus de tous les cieus, ces divins récits vous font contempler au sein de son inaccessible éternité, l'Être des êtres, Dieu, dont la parole féconde communique la vie à tout ce qui respire. Six fois cette parole se fait entendre et six fois vos regards étonnés voient sortir du néant de nouvelles merveilles, dont la plus grande, c'est VOUS!!!

Avec quel noble orgueil vous contemplez la dignité de votre être, la sublimité de votre origine, la grandeur de vos destinées! Dieu et l'homme vous sont connus : mieux connus en quelques lignes, que par tous les livres des philosophes.

Les rapports nécessaires et sacrés qui unissent Dieu et l'homme se déroulent ensuite à vos yeux. Vous apprenez ce que Dieu demande, ce qu'il défend, ce qu'il promet, ce dont il menace. Sa loi se montre à vous comme un phare lumineux qui dirige vos pas dans le désert ténébreux de la vie ; comme un double parapet, élevé à droite et à gauche de la route pour vous préserver de funestes chutes. Tels sont, avec beaucoup d'autres, les inestimables enseignements que la Bible vous donne, et tout cela dans le style le plus attrayant qui fût jamais. Afin de vous attacher vivement, perpétuellement, comme les grands hommes de tous les siècles, à ce livre le plus beau, le plus vénérable, le plus précieux de tous les livres, apprenez à le bien connaître.

L'Écriture sainte s'appelle *la Bible*, ce qui veut dire le livre par excellence. Ce livre est tel, en effet, par son origine qui est divine ; c'est Dieu lui-même qui l'a inspiré. Par sa certitude ; tout y est vérité sans aucun mélange d'erreur. Par son antiquité ; il existait depuis des siècles avant que les premiers livres des hommes ne vissent à la lumière. Par sa beauté ; pour le fond et pour la forme, tous les autres livres pâlissent devant celui-là, comme une lampe sépulcrale devant le soleil.

La Bible se divise en deux grandes parties : l'ancien et le nouveau Testament. Testament veut dire alliance. L'ancien Testament est l'alliance que Dieu fit avec l'ancien peuple ou le peuple hébreu. Ce magnifique contrat renferme, d'une part, les volontés et les promesses de Dieu ; et, de l'autre, les

engagements des enfants d'Israël. Son but, comme celui de toutes les œuvres de Dieu, est d'assurer le bonheur de l'homme sur la terre et dans le ciel, par le moyen de notre Seigneur Jésus-Christ, le médiateur futur.

L'ancien Testament se compose : 1^o des ouvrages de Moïse, appelés *la Loi*, parce qu'ils contiennent les conditions du divin contrat. On les appelle aussi le *Pentateuque*, parce qu'ils sont au nombre de cinq. Le premier, c'est la *Genèse*, mot qui veut dire *origine*. Là, se trouve racontée l'histoire de la création du monde et des grands événements qui eurent lieu jusqu'à la sortie d'Égypte. Le second, c'est l'*Exode*, mot grec qui veut dire *sortie*. Il vous décrit la délivrance des Hébreux de la servitude d'Égypte, leur passage miraculeux au travers de la mer Rouge, leur voyage dans le désert et la promulgation de la loi du haut du Sinai. Le troisième, c'est le *Lévitique*. Il porte ce nom parce qu'il contient toutes les cérémonies de la religion et toutes les ordonnances concernant les prêtres et les lévites. Le quatrième, c'est le livre des *Nombres*, ainsi appelé parce qu'il commence par le dénombrement des enfants d'Israël. On y trouve d'admirables réglemens destinés à maintenir l'ordre et la subordination parmi les Hébreux, trop enclins à la révolte et aux murmures. Le cinquième, c'est le *Deutéronome*, de deux mots grecs qui signifient *seconde loi*, parce qu'il est l'abrégé ou la récapitulation des lois déjà publiées. Réduits à des proportions convenables à la faiblesse de votre âge, les trois premiers forment le petit volume que vous avez entre les mains.

L'ancien Testament se compose :

2^o De livres historiques qui contiennent ou l'histoire du peuple de Dieu en général, ou l'histoire particulière de quelques saints et illustres personnages. Les premiers sont : le livre de *Josué* qui raconte l'entrée et l'établissement des Juifs dans la Terre promise ; le livre des *Juges* qui contient l'histoire des Juifs sous le gouvernement des juges, c'est-à-dire, des magistrats, choisis de Dieu pour diriger son peuple; les quatre *Livres des Rois*, ainsi appelés parce qu'ils rapportent les événements accomplis sous le gouvernement des rois, que les Israélites demandèrent à la place des juges ; les deux livres des *Paralipomènes*, d'un mot grec qui signifie

choses oubliées, qui sont comme un supplément aux livres des rois ; le livre d'*Esdras*, qui raconte le rétablissement du temple de Jérusalem après la captivité de Babylone ; le livre de *Néhémie*, qui décrit le retour du peuple captif et la reconstruction de la ville de Jérusalem ; les deux *Livres des Machabées*, magnifique histoire des persécutions souffertes par le peuple juif, et de ses glorieux faits d'armes contre les rois de Syrie, successeurs d'Alexandre.

Les seconds sont l'histoire de *Ruth*, le plus charmant épisode qui ait été écrit dans aucune langue. On y voit la vie de cette femme admirable et les bénédictions dont Dieu récompense sa fidélité ; l'histoire de *Tobie*, dont il vous sera parlé en détail ainsi que des histoires de *Judith*, d'*Esther* et de *Job*.

Ces histoires particulières, aussi bien que l'histoire générale du peuple juif, ont pour but d'affermir l'alliance contractée entre Dieu et la nation sainte. En effet, nous y voyons Dieu toujours constant dans ses promesses, tantôt répandant des bénédictions abondantes sur les Juifs fidèles aux conditions du contrat ; tantôt les frappant, pour les rappeler à lui, de châtimens de tout genre, aussitôt qu'ils deviennent prévaricateurs. Ces histoires ont encore un autre but, plus élevé en quelque sorte que le premier : elles nous apprennent que c'est Dieu qui gouverne le monde ; qu'il tient en ses mains les rênes de tous les empires et qu'il les fait tous servir à l'accomplissement de son unique dessein : la rédemption de l'homme par notre Seigneur Jésus-Christ.

L'ancien Testament se compose :

3^e De livres d'instructions et de prières. Ce n'est pas assez de donner une loi ; ce n'est pas même assez de la sanctionner, je veux dire de la rendre respectable par des récompenses et par des châtimens : il faut de plus fournir les moyens de l'accomplir, en montrer l'esprit, en indiquer le but final qui est de former les cœurs à la vertu. Voilà pourquoi furent écrits les livres que nous venons de nommer. Ils sont remplis des prières les plus belles, des maximes les plus sages, des conseils les plus éclairés et des règles de conduite les plus sûres, dans toutes les positions. Tels sont les *Psalmes* de David, au nombre de cent cinquante ; l'*Ecclésiaste*, les *Proverbes*, le *Cantique des cantiques*, l'*Ecclé-*

siastique et la *Sagesse* que vous connaîtrez plus tard.

L'ancien Testament se compose :

4° De livres prophétiques. L'ancienne alliance n'était que passagère, elle devait faire place à une autre plus parfaite. La première avait été confirmée par le sang des animaux offerts en sacrifice; la seconde devait être cimentée par le sang du Messie lui-même. La première était une préparation à la seconde : Dieu ne voulait pas que son peuple l'ignorât. Voilà pourquoi il inspire les prophètes : on en compte seize. Les quatre grands prophètes sont : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, auxquels on peut joindre David. Les douze qu'on appelle les petits prophètes, soit parce qu'ils ont moins écrit que les premiers, soit parce qu'il nous reste un moins grand nombre de leurs ouvrages, sont : Osée, Joel, Ainos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie.

Ainsi tous les livres de l'ancien Testament ont pour objet ou de faire connaître l'alliance de Dieu avec le peuple juif, ou de la maintenir, d'en faciliter l'accomplissement, d'en donner le véritable esprit et de préparer le monde à une alliance plus parfaite.

La seconde partie de la Bible, c'est le nouveau Testament, dont il vous sera parlé dans un autre discours.

A cette notion générale de l'ancien Testament, si propre à vous orienter dans vos études, il faut ajouter quelques détails particuliers sur la Genèse que vous avez entre les mains. Ce livre, comme nous l'avons dit, vous fait assister aux plus grands événements du monde ancien : la création, la chute de l'homme, le déluge. Il vous parle sans cesse des patriarches, Abraham, Isaac, Jacob et beaucoup d'autres. Il vous fait voyager avec eux dans les vastes plaines de l'Orient; il vous introduit sous leurs tentes; il vous rend témoins de leurs actions et de leurs paroles; il vous associe à leurs joies et à leurs douleurs. Mais peut-être ne savez-vous encore qu'imparfaitement ce que sont les patriarches et quel rôle la divine Providence leur a confié sur la terre. Il faut cependant que vous le sachiez, sous peine de ne pas comprendre leur histoire ou de la lire avec beaucoup moins de plaisir et d'utilité.

Patriarche signifie père ou chef de famille. On donne ce

nom aux premiers ancêtres du Fils de Dieu fait homme. On en compte trente-quatre, divisés en trois classes.

1^o Les patriarches qui ont vécu avant le déluge, savoir : Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malaléel, Jared, Enoch, Mathusalem, Lamech, Noé.

2^o Ceux qui ont vécu depuis le déluge, jusqu'à la vocation d'Abraham, savoir : Sem, Arphaxad, Salé, Héber, Phaleg, Rélu, Sarug, Nachor, Tharé, Abraham.

3^o Ceux qui ont paru depuis la vocation d'Abraham, jusqu'à la servitude d'Egypte, savoir : Isaac et ses douze fils, qui furent les tiges des douze tribus d'Israël : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Dan, Nephthali, Gad, Aser, Joseph et Benjamin.

Les patriarches étaient parfaitement libres, et leur famille composait un petit État, dont le père était le roi. Leurs richesses consistaient principalement en troupeaux. De là vient le prix qu'ils attachaient aux puits et aux citernes, dans un pays qui n'a point d'autres rivières que le Jourdain, et où il ne pleut que rarement. Avec toutes ces richesses, ils étaient fort laborieux, toujours à la campagne, logés sous des tentes, changeant de demeure suivant la commodité des pâturages. Vous saurez qu'on trouve encore aujourd'hui en Orient, notamment dans la Tartarie et dans la Mongolie, des peuples innombrables qui mènent exactement le même genre de vie.

La principale occupation des patriarches était le soin de leurs troupeaux. Quelque innocente que soit l'agriculture, la vie pastorale est encore plus parfaite ; elle a quelque chose de plus simple et de plus noble, elle est moins pénible, elle attache moins à la terre, et toutefois elle est d'un plus grand profit. On peut juger du travail des hommes par celui des filles. Rébecca venait d'assez loin puiser de l'eau qu'elle emportait sur ses épaules ; Rachel conduisait elle-même les troupeaux de son père : ni leur noblesse, ni leur beauté ne les rendaient plus délicates.

C'est sans doute à cette vie simple, laborieuse et frugale que les patriarches ont dû le double avantage d'arriver à une si grande vieillesse et de mourir si doucement. Abraham et Isaac ont vécu chacun près de deux cents ans ; les autres, dont nous savons l'âge, ont au moins passé cent ans, et il n'est

pas dit qu'ils aient été malades pendant une si longue vie.

Maintenant que vous connaissez les patriarches, il vous reste à savoir quelle était leur mission sur la terre. Outre celle d'être les pères du peuple chargé de conserver la vraie religion et d'établir ce peuple dans la terre de Chanaan, ils avaient pour devoir de préparer le peuple chrétien en annonçant le Messie qui devait en être le chef, comme il était leur espérance. Représentez-vous dès-lors les patriarches comme autant de vivants tableaux, dont chacun en particulier exprime quelque trait du Désiré des nations et dont tous ensemble forment le portrait complet. « Tout l'ancien Testament, dit saint Augustin, est caché dans le nouveau. Les patriarches, leurs alliances, leurs paroles, leurs actions, leurs enfants, leur vie tout entière, sont une prophétie continuelle de Jésus-Christ et de l'Eglise (1).

On retrouve le Messie dans tous et dans chacun de ses aïeux. « Il était le père de la postérité des saints, dans Adam ; innocent, vierge et martyr, dans Abel ; réparateur de l'univers, dans Noé ; béni et source de toute bénédiction, dans Abraham ; souverain prêtre, dans Melchisédech ; victime volontaire, dans Isaac ; chef des élus, dans Jacob ; vendu par ses frères, dans Joseph ; voyageur et fugitif, puissant en œuvres et législateur, dans Moïse ; souffrant et abandonné dans Job (2). »

Tels sont, chers enfants, les vrais grands hommes avec lesquels vous allez faire connaissance. Telle est la magnifique histoire que vous allez lire dans une langue consacrée par votre auguste mère, l'Eglise catholique.

Quelques-unes des considérations qui précèdent sont peut-être au-dessus de votre jeune intelligence. Mais de même que les fils des héros nous sont représentés jouant avec les casques et les armes de leurs pères ; ainsi il nous a semblé que les enfants chrétiens doivent de bonne heure se familiariser avec les grandes vérités qui ont formé depuis l'origine du monde tous les nobles caractères, tous les vainqueurs du vice et les conquérants des cieux.

¹ *De Catech. erud.*

² Euseb. *Demonstrat. evangel.*, lib. iv, 174. Nous ne signalerons que les 10 ou 12 principales figures de N. S.!

Il convient de placer ici quelques mots de réponse au petit nombre de personnes qui ont trouvé mauvais l'emploi de la Bible comme livre classique des enfants.

« Le latin de la Bible, disent-elles, manque de la correction et de la régularité grammaticale nécessaire; il viole le génie de l'idiome latin. C'est donner beau jeu à la critique que de le proposer pour texte d'étude dans les classes de grammaire. Quant nous, nous réservons les sublimes beautés des livres inspirés pour les classes littéraires. »

1° Il semble, en lisant cette objection, que nous ne proposons, pour apprendre le latin, d'autre ouvrage que la Bible. Il n'en est rien; et par cela seul l'objection, dans sa généralité, tombe à faux. Nous ne donnons ni la Bible tout entière, ni la Bible toute seule. Pour chaque classe, elle se réduit à un petit abrégé toujours accompagné de deux ou trois auteurs qui présentent toute la *correction désirable*. En quoi une pareille combinaison donne-t-elle *beau jeu à la critique* ?

II. On accuse le latin de la Bible de n'être pas correct. Ainsi, toute cette partie de l'objection se réduit à la crainte de quelques solécismes ou fautes commises par les enfants soit en écrivant, soit en parlant le latin.

Or, 1° de nos jours, à *très-peu d'exceptions près*, on n'étudie le latin, ni pour l'écrire, ni pour le parler, mais seulement pour le comprendre. Cela étant, l'objection tombe encore à faux ou perd une grande partie de sa force.

2° Les solécismes que vous redoutez sont assez rares dans la Bible, surtout dans les livres historiques, et en particulier dans le choix que nous avons fait pour les enfants. Chacun peut s'en assurer en suivant notre petite Bible verset par verset. Or, cette correction élémentaire, je veux dire l'accord de l'adjectif avec le substantif, du régime avec le verbe ou la préposition, est, dans le fond, la seule essentielle dans les classes inférieures. Pour les enfants comme pour toute personne qui commence l'étude d'une langue, il s'agit d'abord d'apprendre des mots et non des règles, moins encore des règles de syntaxe supérieure, que les plus simples règles de la grammaire. Cela est surtout vrai si, comme dans le cas dont il s'agit, on étudie cette langue principalement pour la comprendre et non pour la parler ou l'écrire.

3° Supposé qu'il se rencontre quelque cas injustifiable, ce que j'ignore ; rien n'est plus facile que de le faire éviter à l'enfant. Il suffit au professeur de lui signaler l'incorrection grammaticale, comme il est obligé chaque jour de signaler, même aux commençants, l'exception à une règle de déclinaison ou de conjugaison. Du reste, les notes de notre petite Bible satisfont pleinement à cette exigence.

4° Nous allons plus loin, et nous admettons que l'enfant commette les solécismes dont il a vu des exemples dans son latin sacré. Quel malheur si grand peut-il en résulter ? Ces fautes l'empêcheront-elles de bien comprendre le latin ? non ; de devenir un grand homme ? non ; d'être reçu bachelier ? non, attendu qu'on n'exige pas de thème pour le baccalauréat : et on fait bien.

5° Est-il bien vrai que les phrases de la Bible que vous signalez comme incorrectes le sont véritablement ? Ne seriez-vous pas exposés au malheur de trouver des solécismes là où il n'y en a pas ? Citons quelques exemples pris au hasard.

La Bible dit : *Tenebræ erant super faciem abyssi*. Voilà, dit-on, une incorrection grammaticale, un solécisme. Quand il y a repos, *super* gouverne l'ablatif et non l'accusatif. Malheureusement tout le monde ne pense pas ainsi. Horace a dit : *Nomentanus erat super ipsum, Porcius infrà*. (Satir. 2, 8, 23.) Licence poétique, répondez-vous. Eh bien ! voici de la prose. Pline a dit : *De hujus nequitia omnes super cœnam loquebantur*. (Epist. 4, 22). Columelle : *Clathri super aquam emineant*. (8, 17). Quinte-Curce : *Polyperchon qui cubabat super regem* (8, 5). Tite-Live : *Pars maxima super Theatrum circaque consistunt*. (24, 39). Dans les exemples cités, dites-vous, *super* a la même signification que *supra*. Telle est aussi celle qu'il a dans la Bible.

Autre exemple : La Bible dit souvent : *In illâ die, in illo tempore*. C'est encore là, pour vous, une infraction aux lois de la grammaire latine qui exige la suppression d'*in* dans les questions de temps. Cependant Cicéron, qui probablement connaissait sa grammaire latine, a écrit cette phrase : *Hæc contra nos faciunt in hoc tempore*. (Quint. 1.

Autre exemple : La Bible dit : *Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere*. Pour le coup, voilà un so-

lécisme flagrant : Tout verbe de mouvement veut être suivi, non de l'infinitif, mais du supin en *um* ou du participe futur en *rus, ra, rum*, ou du gérondif en *dum* avec la préposition *ad* : la règle est invariable. Sans respect pour cette règle invariable, Plaute dit : *Parasilus modo venerat aurum petere* (Bacch. 4, 3, 18); et ailleurs : *Sta, sis, illis atque argentum propra vomere* (Curc. 3, 3, 10). Properce : *Ibat et hirsutas ille ferire feras.* (1, 1, 12). Poètes médiocres, dites-vous. En voici un dont peut-être vous ne récuserez pas l'autorité ; c'est Virgile :

Non nos aut ferro Lybicos populare
Venimus, aut raptas ad littora vertere prædas.

Ænéid. 1, 528.

Licence poétique, répliquez-vous encore, et vous demandez de la prose. Lisez : *Prosilierat adversarius terrore violento Christi castra turbare* (S. Cypr. ad Cornel. in exil.). Nous vous entendons : C'est un auteur chrétien, dites-vous. Il est vrai, mais c'est un homme de l'ancienne école, parlant l'ancienne langue et qui, avant d'être chrétien, avait longtemps et avec éclat professé la rhétorique. N'importe ; vous voulez des prosateurs païens et du bon siècle : on peut vous satisfaire : Salluste dit : *Ni Mariuz signa inferre properavisset.* (Jugurth. 60). Cicéron dit : *Si in patriam, si ad deos Penates redire properaret.* (Prov. cons. 14. *id.* Valer. Flaccus 6, 647 ; Stat. Theb. 5, 21, etc., etc.

Autre exemple : La Bible dit : *Faciam te crescere ; fecit accumbere camelos ; stare fecit.* Or, l'emploi de *facere* suivi de l'infinitif est signalé comme une irrégularité grammaticale, comme un solécisme. En sont coupables : Ovi e qui dit : *Illum securum probitas, forma timere facit* (Her. 17, 174) ; Virgile qui dit : *Qui nati coram me cernere læthum fecisti* (*Æn.* 2, 385) ; Salluste qui dit : *Quæ audita Panormitanos dedere Romanis fecere (id est induxere ad se dedendos).* (Fragm. ap. Sen. ep. 114, med.) ; Varron qui dit : *Aspectus et desiderium arborum macrescere facit oves inclusas* (ch. 3, 5) ; Tite-Live qui dit : *Casilinum pro Casino ducem accipere fecit* (22, 13).

Autre exemple : On lit dans la Bible : *Dominaberis illius ; dominabitur tui.* La-dessus, grande indignation des puristes qui veulent absolument, après *dominari*, soit l'ablatif

seul, soit *in* avec l'ablatif ou l'accusatif, soit *inter* avec un accusatif pluriel, soit l'accusatif seul, comme chez Tacite soit le datif seul, comme chez les poètes. En sorte que saint Jérôme, en mettant le génitif après ce verbe *dominari*, aurait commis une énormité, aurait fait ce qu'on appelle un véritable, un affreux solécisme.

N'avez-vous donc jamais vu de verbes ayant, outre le régime grammatical, déterminé par leur forme et la conjugaison à laquelle ils appartiennent, un régime appelé régime logique, parce qu'il se rapporte, non pas à la forme, à la conjugaison du verbe, mais à l'idée exprimée par ce verbe, et dont la forme la plus simple est ordinairement un substantif ou un adjectif qui, contenus dans le verbe lui-même, déterminent ces constructions en apparence irrégulières? Toutes les langues en offrent des exemples, qui satisfont pleinement l'esprit, quand le rapport entre l'idée du verbe et son complément est, d'une part, véritable, et de l'autre, exprimé d'une manière convenable, c'est-à-dire par la construction même qu'exigerait le substantif ou l'adjectif exprimant l'idée dans sa forme la plus simple.

Cela posé, qu'est-ce que *dominari*? Dans ce mot il y a deux choses : 1° *domin*, exprimant l'idée de *dominus*, *maître* ou *possesseur*, ou de *dominium*, *matrise* ou *possession*; 2° *ari*, forme verbale, pouvant exprimer : la passivité, comme dans tous les verbes passifs, ou l'activité exercée sur une personne ou sur une chose, comme dans *hortari*; l'activité simple et absolue, comme dans *spatiari*; ou, enfin, un état, une manière d'être, comme dans *oliari*. Ce n'est pas le lieu de nous occuper des dénominations diverses du verbe déponent dans ces différents cas.

Mais, dirons-nous maintenant, un même verbe terminé en *ari* ne peut-il pas avoir à la fois plusieurs des significations que nous venons d'énumérer? *Dominari* lui-même, dont il est ici question, a été plusieurs fois employé passivement. S'il représente quelquefois l'idée active de *dominium exercere*, n'exprime-t-il pas le plus souvent l'idée d'un état, d'une manière d'être, *dominus esse*? Et dans le cas où *dominer* n'est autre chose que *dominus sum*, qu'est-ce qui peut empêcher l'emploi du génitif? En quoi la logique est-elle, par là, blessée? Où est l'irrégularité qui

puisse choquer un esprit bien fait? Si saint Jérôme a mis dans la Bible : *dominabitur tui, dominaberis illius*, c'est qu'il avait moins en vue l'acte ou l'exercice du domaine, que le domaine en lui-même; il n'a pas voulu dire : *il exercera son empire sur toi, tu exerceras ton empire sur lui*, mais *il sera maître de toi, tu seras maître de lui*, conséquemment *dominus erit* ou *dominabitur tui, dominus eris* ou *dominaberis illius*. Loin donc que saint Jérôme ait commis une énormité par l'emploi de *dominari* avec le génitif, il a fait acte de haute logique et donné la preuve d'un tact exquis en distinguant, par une construction nouvelle et toute naturelle, toute régulière, le cas où *dominari* veut dire simplement *être maître*, de ceux où il veut dire *faire acte de maître*.

Mais est-il bien vrai, après tout, que cette construction soit nouvelle? Les verbes analogues en grec : *διοικεῖω, βασιλεύω*, qui se décomposent aussi en *διοικῶν* ou *βασιλεύων*, ne gouvernent-ils pas tous le génitif? Et, tenez, en latin même, un auteur du grand siècle, un homme de génie, Horace, enfin, n'a-t-il pas dit : *Daurus agrestium regnavit populorum*? (Od. l. 3, 24.) Eh! sans doute *regnavit*, c'est-à-dire *rex fut*; c'est exactement cela, ni plus ni moins, comme *dominor* égale (dirait un algébriste) *dominus sum*.

A cet exemple d'Horace, nous ne pensons pas que vous ayez rien à opposer. C'est pourquoi nous vous prions de ne pas, à propos de rien, chicaner la Bible, ni saint Jérôme. Vous ferez bien, quand vous trouverez dans son latin quelqu'irrégularité apparente, d'en chercher l'explication véritable, avant de prononcer un anathème qui, tout considéré, pourrait fort bien retomber sur ses auteurs.

Autre exemple. Au lieu de *loqui alicui*, la Bible dit : *loqui ad aliquem, dicere ad eum*. Basse latinité, vous écririez-vous, locution incorrecte et presque barbare! Avant de nous incliner devant cette sentence, voyons si elle est inattaquable.

Et d'abord raisonnons un peu. Le latin païen employant le datif après le verbe *dicere* et *loqui*, considère la parole comme une attribution, comme le don d'un objet, fait par la personne qui parle à celui qui l'écoute. Le latin chrétien considère, au contraire, la parole comme une action faite dans

une certaine direction, même avec mouvement réel et prononcé. A-t-il raison, a-t-il tort ? D'abord, il y a mouvement matériel indubitable : le son de la voix, les *ondes sonores* se portant de la bouche de la personne qui parle à l'oreille de l'auditeur, vont y produire la sensation, qu'on appelle *audition*. Ensuite, la pensée elle-même, bien qu'immatérielle, portée, en quelque sorte, par ce véhicule, passe de l'âme de celui qui parle dans l'âme de celui qui écoute. Celui qui parle est tourné vers son auditeur, ses regards sont dirigés vers lui, tous les *mouvements* divers de la physionomie qui, en appelant l'attention de l'auditeur, s'exécutent en face de lui et se dirigent d'intention vers lui, complètent l'expression de la pensée.

Il y a donc, dans le fait de la parole, et direction et mouvement. Vous voyez donc, dans cette construction nouvelle, plus de philosophie, plus d'observation exacte et de justesse en définitive, que dans la locution ancienne.

Passablement raisonné, direz-vous ; mais en fait votre locution est complètement insolite, c'est un solécisme. Voilà qui est net. Eh bien, que direz-vous, si nous trouvons, dans les auteurs païens eux-mêmes, cette locution que vous condamnez si magistralement ? Nous ne vous citons qu'avec ménagement l'autorité du célèbre jurisconsulte Modestinus (*Dig.* 38, 10, 4), chez qui on lit : *Sic enim Helena ad Hectorem dicit*. Modestinus, en effet, vivait sous Alexandre Sévère, et, quoique la latinité *fût encore assez bonne* à cette époque, vous êtes si difficiles, que nous tenons à faire plus pour vous contenter. Remontons, s'il vous plaît, jusqu'au temps d'Auguste, et si vous êtes assez bons pour ouvrir Ovide, vous y lirez (*Pont.* 4, 6, 10) : *Numen ad Augustum supplice voce loqui*. Cela ne vous suffit pas ; prenez Virgile (*Æn.* 9, 5), vous y trouverez : *Ad quem sic ore locuta est*. Si les deux rois littéraires du siècle et de la cour d'Auguste, qui savaient *probablement* leur langue, ont employé cette expression, c'est *probablement* qu'elle ne contrarie pas si fort que vous le pensez *le génie de la langue latine*.

Autre exemple. La Bible dit avec le génitif : *Miserus illius, misereatur tui* ; et avec le datif : *Misereatur eis, domui Juda miserebor* ; le latin païen dit, *misereri alicujus*, avec le génitif. Toute autre construction, selon vous, est vicieuse.

Un mot de discussion, s'il vous plaît. La locution latine païenne présente la pitié comme un sentiment produit au fond de l'âme, elle peut se résoudre en : *Misericordiam habere alicujus*, avoir pitié de quelqu'un; ou mieux encore en : *Misericordiam habere (causâ) alicujus*, avoir pitié en vue de quelqu'un, à la pensée, à la vue de son malheur. Le latin chrétien, en employant le datif, c'est-à-dire le cas d'attribution, présente la pitié, qui s'exerce dans l'intérêt, en faveur, au profit du malheureux, comme un don, comme un bienfait pour l'infortune. La construction païenne indique l'existence de la pitié dans le cœur; la construction chrétienne en marque de plus la manifestation. Nous ne disons pas que la première soit mauvaise; mais nous soutenons que la seconde a quelque chose de plus philosophique et surtout de plus charitable. Au reste, n'insistons pas; ces deux locutions, établies sur des rapports fondés, peuvent fort bien co-exister dans la même langue; de même que chez nous, nous disons simultanément : avoir pitié *de* quelqu'un; et avoir de la pitié *pour* quelqu'un. C'est précisément le phénomène qu'offre le latin de l'Écriture, aïeul de nos langues modernes.

Mais, ici pas plus qu'ailleurs, une justification philosophique ne vous suffit. Pour absoudre la Bible, il vous faut des faits. En voici, et de bonne nature. Cui *Venus postea miserta est*, Hygin. (*Fab.* 58). Sénèque ne prévoyait pas vos critiques quand il disait : *Et ego misereor tibi, puella* (*Controv.* 1, 2); ni Quintilien qui écrit : *Cui misereri satis non possumus* (*Decl.* 272); ni le célèbre grammairien Diomède, qui affirme que le datif avec *Misereri*, est parfaitement latin : *Misereor tibi, latinum agnosco* (I, 294). J'ajoute, si cela peut vous plaire, que la Bible aurait pu, sans violence ni la syntaxe, ni le génie de la langue païenne, que vous avez pris sous votre égide, dire *misereri* avec l'accusatif, comme l'ont dit les auteurs profanes : *Tot miserere animas.* (*Grat. Cyneget.* 440).

Autre exemple. La Bible emploie quelquefois *prohibere* avec l'infinifitil, au lieu du subjonctif avec *ne*. *Quem ire prohibuero; prohibere benefacere; prohibentem tributa dare.* Cette locution a particulièrement le malheur de vous déplaire. Nous le regrettons infiniment; car, forte de l'approbation de l'orateur romain, si cette locution pouvait parler, elle dirait : *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.*

Tite-Live écrit sans hésiter : *Audeat Canuleius proloqui, se detectum haberi prohibiturum* (4, 2). Cicéron : *Qui Bibulum exire domo prohibuissent* (*Fam.* 1, 9). Et ailleurs *Qui peregrinos urbibus uti prohibent* (*Offic.* 3, 11).

Terminons cette discussion par une anecdote *ad rem*. Nous la recommandons à tous les fins latinistes de la Renaissance, dont la parole magistrale déclare avec tant d'assurance, tel mot, telle construction, conforme ou contraire au génie de la langue latine païenne. Santeuil avait un ami qui s'occupait avec succès de vers latins. Un jour il vient lire au célèbre chanoine de Saint-Victor une pièce soigneusement élaborée : Santeuil bat des mains. Malheureusement le hasard ou l'exigence de la mesure avait placé dans un vers la conjonction *quoniam*. On sait quel fréquent usage en font la Bible, les Pères et les écrivains du moyen âge. Par cela seul, elle ne pouvait évidemment être latine en prose, à plus forte raison en poésie du siècle d'Auguste. Santeuil, qui s'y entendait, n'a pas plutôt ouï la malheureuse conjonction qu'il se renverse sur sa chaise et récite en se moquant tout le psaume : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus. Schon regem Amorrhæorum, quoniam in æternum misericordia ejus; et Og regem Basan, quoniam in æternum misericordia ejus; et tous les autres quoniam* que lui fournit sa mémoire. Vous en oubliez un, lui dit son ami; et il décoche à Santeuil ce vers de Virgile (*Egl.* 3, 36) :

Insanire libet QUONIAM tibi.

Si Santeuil n'est pas mort, il fera bien de s'en souvenir.

De ces exemples et de beaucoup d'autres qu'il serait facile de citer, il faut conclure qu'un grand nombre de phrases de la Bible que vous trouvez grammaticalement répréhensibles le sont peut-être moins que vous ne pensez. Que vous les appelez des formes *peu usitées*, à la bonne heure; mais avant de les qualifier de solécismes, il sera bon, nous aimons à le redire dans l'intérêt de votre honneur, d'y regarder à deux fois.

III. L'objection ajoute que le latin de la Bible violente le génie de l'idiome latin. Ici il y aurait beaucoup à dire. Savons-nous bien clairement ce que c'est que le génie de l'idiome latin au siècle d'Auguste ? Sommes-nous bien en état d'en définir la nature, d'en préciser les caractères, d'en tracer

les limites, d'en expliquer les exigences? Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nos affirmations doivent être marquées d'un profond cachet de modestie. Nous connaissons aujourd'hui le génie de la langue latine *païenne surtout*, à peu près comme nous connaissons, nous autres Français, le génie de la langue allemande après l'avoir étudiée au collège. On peut citer, entr'autres preuves, les critiques *également fondées* adressées par d'*excellents latinistes modernes* à d'autres latinistes modernes *également excellents*.

S'il s'agit de l'idiome chrétien, nous osons le dire sans crainte d'être démenti : Notre ignorance du génie de la langue latine chrétienne est encore plus grande que celle du génie de la langue païenne. Depuis trois siècles, quels sont, dites-moi, les ecclésiastiques exceptés, ceux qui *étudient* le latin de l'Église? Comme elle a proclamé l'architecture chrétienne le type du mauvais goût, la Renaissance a nommé la langue latine chrétienne la *basse latinité*, et tout le monde la méprise et l'ignore.

Quoi qu'il en soit de notre ignorance ou de nos connaissances à cet égard, quoi qu'il en soit encore des incorrections grammaticales de l'Écriture, je demande si nous pouvons raisonnablement nous montrer, sur ce point de *correction biblique*, plus scrupuleux ou plus habiles que saint Jérôme. Or, vous savez que ce grand docteur, écrivant à Gaudence, à Eustochium et à Léta (1) veut que leur chère enfant apprenne à lire, non dans Cicéron ou dans tel autre auteur d'une correction irréprochable, mais dans la *Bible latine*; et, ce qui est pis, il veut qu'elle apprenne par cœur ce latin qui, selon vous, n'est pas du *latin véritable*; il veut, en un mot, que *cette version, qui fait violence au génie de l'idiome latin*, soit son livre classique par excellence.

Remarquez qu'il s'agit d'une enfant de bonne maison; d'une enfant qui devait, un jour, parler et écrire le latin avec la correction et l'élégance convenable à une personne d'un rang illustre; d'une enfant, par conséquent, dont il importait infiniment de ne pas fausser le goût en l'habituant dès le bas âge à un latin barbare.

Malgré cela, malgré les recommandations de tous les pédagogues anciens et modernes, malgré Cicéron, l'oracle

(1) Ad Gand. ep. xciii, p. 798. Opp. t. IV; ad Eustoch. ep. xviii, 42. Opp. t. VI, ad Læt. ep. lvii, p. 591. Opp. t. VI.

de Jérôme, qui dit : *Magni interest quos quisque audiat quotidie domi, quibuscum loquatur à puero, quemadmodum patres, pædagogî, matres etiam loquantur*; malgré Quintilien qui ajoute : *Naturâ tenacissimi sumus eorum quæ rudibus annis percepimus, ut sapor quo nova imbuias durat... non assuescat nedum infans quidem est, sermoni qui dediscendus est*; malgré tout, le grand maître, en fait d'éducation, ne craint pas de donner *beau jeu à la critique en proposant, comme premier objet d'étude, à la petite fille de Paul Émile, un calque scrupuleux qui n'est ni du grec ni du latin*. Cet exemple répond à tout, d'autant mieux que les autres Pères, postérieurs à saint Jérôme, ne se sont pas montrés plus difficiles.

Concluons de là : ou que saint Jérôme n'a pas vu dans l'étude de la Bible latine par les enfants les inconvénients qui vous frappent, ou qu'ils les a crus abondamment compensés par des avantages nombreux et d'un ordre supérieur : tel est aussi notre avis.

Avant d'indiquer quelques-uns de ces avantages, résumons les inconvénients signalés dans votre objection.

Tout se réduit à la crainte de quelques solécismes ou incorrections grammaticales pour des enfants qui, en général, ne doivent jamais ni parler, ni écrire *sérieusement* en latin;

Incorrections qui sont assez rares dans la Bible en général, plus rares dans les livres historiques, très-rares dans notre Bible choisie;

Incorrections qui peuvent être facilement évitées;

Incorrections qui n'offrent aucun danger sérieux ni pour l'instruction ni pour l'avenir de l'enfant;

Incorrections qui très-souvent ne sont ni des incorrections ni des solécismes; mais des formes régulières, quoique moins usitées;

Incorrections qui n'ont pas empêché les plus grands maîtres en fait d'éducation de donner la Bible latine comme premier texte d'étude aux enfants.

Comme on voit, tous ces inconvénients, réels ou imaginaires, sont purement littéraires, et même quelque chose de moins, je veux dire purement *grammaticaux*.

IV. Quant aux avantages, il serait long d'en dire le nombre et l'importance.

1° L'étude de la langue latine sacrée et de la langue latine

chrétienne, aïeule et mère de nos langues modernes, offre à l'enfant une bien plus grande facilité que l'étude de l'idiome païen. Cette facilité rend ainsi beaucoup plus certain le succès de la version pour le baccalauréat, en même temps qu'elle initie rapidement l'élève à la science étymologique de sa propre langue.

2^o L'étude de la Bible forme de bonne heure le style de l'enfant; car rien n'est plus beau, plus clair, plus rapide, plus gracieux, plus imagé, plus attrayant, plus parfait que le style de nos livres saints.

3^o L'étude de la Bible par les enfants, avec les précautions et la mesure convenables, fait rentrer l'enseignement public dans les conditions d'où il n'aurait jamais dû sortir; car elle satisfait à la prescription du concile de Trente qui ordonne l'étude de la sainte Écriture même dans les gymnases ou collèges (1). Sur ce point fondamental, les personnes avec qui nous sommes en désaccord nous paraissent complètement en dehors de l'esprit du concile et de l'Église. *Nous réservons*, disent-elles, *les sublimes beautés des livres inspirés pour les classes littéraires*. Cela signifie qu'on veut faire de la rhétorique avec la Bible, comme on en fait avec Virgile ou Cicéron. Est-ce là ce que demande le concile de Trente? Croyez-vous de bonne foi que l'auguste assemblée ait eu l'intention de faire servir les oracles divins à former, non des chrétiens, mais des rhéteurs? N'est-ce pas là, plutôt, une idée toute profane, une impression de la Renaissance, culte exclusif de la forme au détriment du fond?

4^o L'étude de la Bible, commencée dès les premières classes, est tout ce qu'il y a de plus propre à rendre l'éducation fortement chrétienne. L'éducation littéraire, dites-vous, est chose sérieuse, et vous reconnaissez qu'elle doit se faire autant par les livres que par les maîtres; c'est même pour cela que vous demandez avec nous des classiques chrétiens. Or, quel livre est plus propre que la Bible à faire sérieusement l'éducation? Indépendamment des vérités dont elle est pleine, indépendamment de l'autorité et de l'onction attachée à la parole de Dieu; connaissez-vous une manne plus délicieuse et mieux appropriée à l'âge de l'enfant, à ses besoins, à ses goûts, que les inimitables histoires de l'ancien Testament?

(1) Sess. v, c. 1.

5° L'étude de la Bible, telle que nous la proposons, est nécessaire pour rendre l'enseignement littéraire vraiment logique. Vous établissez vous-mêmes que l'enseignement doit être tel au point de vue du développement des facultés de l'âme. Très-bien ; mais n'est-il pas nécessaire qu'il le soit, à plus forte raison, au point de vue supérieur du développement de l'homme, considéré et comme chrétien et comme citoyen ? Or, pour le citoyen chrétien, l'Écriture sainte, c'est le code ; les Pères en sont le commentaire verbal ; les Vies des saints et des martyrs, l'explication pratique. Donner les commentaires à étudier avant le code ou sans le code, n'est-ce pas renverser cet ordre si parfaitement rationnel ? n'est-ce pas ôter au plan d'enseignement sa force et son harmonie en lui ôtant son unité logique ?

6° Enfin, et par-dessus tout, l'étude de la Bible, suivie pendant tout le cours des études dans les limites voulues par l'Église, est le seul moyen de faire cesser une anomalie monstrueuse. N'est-il pas déplorable de voir des générations entières de jeunes chrétiens sortir du collège et des petits séminaires, entrer dans les carrières civiles ou même ecclésiastiques sans avoir jamais ni lu, ni étudié sérieusement une seule page de nos livres saints, sans savoir par cœur un seul passage de ce code de la vie, sans même connaître le nom des livres de l'un et de l'autre Testament ? Cette ignorance honteuse qui, au jugement des Pères et des Conciles, est une source féconde d'erreurs, de désordres et d'appauvrissement intellectuel et moral, la Bible, donnée seulement dans les classes supérieures comme sujet d'amplification ou d'exercice purement littéraire, ne la fera jamais disparaître.

Il y aurait bien d'autres considérations à faire valoir, mais il est temps de conclure. Nous le faisons en disant : De l'objection acceptée dans toute sa force, il résulte que l'emploi de la Bible comme livre classique peut présenter tout au plus quelques inconvénients, la plupart du temps contestables, sous le rapport de la correction grammaticale, lesquels inconvénients, réels ou prétendus, sont richement compensés par des avantages certains, nombreux et d'un ordre supérieur.

En présence d'une pareille alternative, y a-t-il à hésiter ?



GENÈSE.

LEÇON PREMIÈRE.

Histoire de la création.

In principio creavit Deus cœlum et terram.

Terra autem erat inanis et vacua ¹, et tenebræ erant super faciem ² abyssi : et Spiritus Dei ferebatur super aquas.

Dixitque Deus : Fiat lux. Et facta est lux.

Et vidit Deus lucem quòd ³ esset bona : et divisit lucem a tenebris.

Appellavitque lucem Diem, et tenebras Noctem : Factumque est vespere et mane, dies unus ⁴.

Dixit quoque Deus : Fiat firmamentum in medio aquarum, et dividat aquas ab aquis.

Et fecit Deus firmamentum, divisitque aquas quæ erant sub firmamento, ab his quæ erant super firmamentum ⁵. Et factum est ita.

¹ *Inanis et vacua*, sans consistance, inhabitée et dépourvue.

² D'après les règles de la langue latine païenne il faudrait *faciem* ; mais le latin de l'Eglise a ses règles à part. Saint Jérôme connaissait parfaitement les premières, et c'est très-volontairement qu'il ne les a pas observés.

³ *Ce quòd* nous montre l'origine de la conjonction *que*, qui revient si souvent dans les lan-

gues modernes, parce que toutes ont leur origine dans la langue latine chrétienne.

⁴ *Traduisez* : Et du soir et du matin se fit un jour, *ou* le premier jour.

⁵ Même remarque que pour *faciem* du second verset : le latin de l'Eglise, qui se rapproche plus des langues modernes, est moins scrupuleux sur la différence des cas.

Vocavitque Deus firmamentum, Cœlum : et factum est vespere et mane, dies secundus.

Dixit verò Deus : Congregentur aquæ, quæ sub cœlo sunt ¹, in locum unum, et appareat arida. Et factum est ita ².

LEÇON II.

Suite de la création.

Et vocavit Deus aridam, Terram; congregationesque aquarum appellavit, Maria. Et vidit Deus quòd esset bonum ³.

Et ait : Germinet terra herbam virentem, et facientem semen, et lignum pomiferum faciens fructum, juxta genus suum, cujus semen in semetipso sit super terram. Et factum est ita.

Et protulit terra herbam virentem, et facientem semen juxta genus suum, lignumque faciens fructum, et habens unumquodque sementem secundùm speciem suam. Et vidit Deus quòd esset bonum.

Et factum est vespere et mane, dies tertius.

Dixit autem Deus : Fiant luminaria in firmamento cœli, et dividant diem ac noctem, et sint in ⁴ signa et tempora, et dies et annos :

Ut luceant in firmamento cœli, et illuminent terram. Et factum est ita.

Fecitque Deus duo luminaria magna : luminare majus, ut præesset diei; et luminare minus, ut præesset nocti : et stellas ⁵.

¹ Ces eaux qui couvraient la terre au commencement, étaient la figure du baptême.

² Sous-entendu *negotium*, et la chose fut faite, ou se fit ainsi.

³ Sous-entendu *hoc negotium*, cette chose, cela.

⁴ *In* ici signifie *pour*. En ce sens, cette préposition gouverne régulièrement l'accusatif. *Qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les jours et les années.*

⁵ Sous-entendu *fecit*.

Et posuit eas in firmamento cœli, ut lucerent super terram ¹.

Et præessent diei ac nocti, et dividerent lumen ac tenebras. Et vidit Deus quòd esset bonum.

LEÇON III.

Suite de la création; Dieu se repose et bénit son ouvrage.

Et factum est vespere et mane, dies quartus.

Dixit etiam Deus : Producant aquæ reptile animæ viventis ², et volatile super terram ³ sub firmamento cœli.

Creavitque Deus cete grandia, et omnem animam viventem atque motabilem, quam produxerant aquæ in species suas ⁴, et omne volatile secundùm genus suum. Et vidit Deus quòd esset bonum.

Benedixitque eis, dicens : Crescite, et multiplicamini, et replete aquas maris : avesque multiplicentur super terram ⁵.

Et factum est vespere et mane, dies quintus.

Dixit quoque Deus : Producat terra animam viventem in genere suo, jumenta ⁶, et reptilia, et bestias terræ ⁷ secundùm species suas. Factumque est ita.

Et fecit Deus bestias terræ juxta species suas, et jumenta, et omne reptile terræ in genere suo. Et vidit Deus quòd esset bonum.

¹ Souvenez-vous de ce que nous avons dit dans la leçon précédente à propos de *faciem* et de *firmamentum*.

² Par la règle *Puer egregiæ indolis*. Reptile d'âme vivante ou qui a l'âme vivante.

³ Nous ne dirons plus rien de ces accusatifs avec *super*.

⁴ *In* gouverne l'ablatif quand il n'y a pas de mouvement

mais le mouvement est ici remplacé par la tendance à la division.

⁵ La multiplication est une extension, et par conséquent un mouvement; c'est pourquoi *super* est ici régulièrement suivi de l'accusatif.

⁶ Animaux domestiques.

⁷ Bêtes sauvages.

Et ait : *Faciamus* ¹ *hominem ad imaginem et similitudinem nostram* : et *præsit* ² *piscibus maris, et volatilibus cœli, et bestiis, universæque terræ, omnique reptili quod movetur in terra* ³.

Et creavit Deus hominem ad imaginem suam : ad imaginem Dei creavit illum ; masculum et feminam creavit eos ⁴.

Benedixitque illis Deus, et ait : *Crescite, et multiplicamini, et replete terram, et subjicite eam, et dominamini* ⁵ *piscibus maris, et volatilibus cœli, et universis animalibus quæ moventur super terram.*

Dixitque Deus : *Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen super terram, et universa ligna quæ habent in semetipsis sementem generis sui, ut sint vobis in* ⁶ *escam* :

Et ⁷ *cunctis animantibus terræ, omnique volucri cœli, et universis quæ moventur in terra, et in quibus est anima vivens, ut habeant ad vescendum. Et factum est ita.*

Viditque Deus cuncta ⁸ *quæ fecerat : et erant valde bona. Et factum est vespere et mane, dies sextus.*

Igitur perfecti sunt cœli et terra, et omnis ornatus eorum.

Complevitque Deus die septimo opus suum quod fecerat : et requievit ⁹ *die septimo ab* ¹⁰ *universo opere quod patrat* ¹¹.

¹ Ce verbe au pluriel est une manifestation du mystère de la sainte Trinité.

² Et qu'il commande aux, etc.

³ *In*, sur.

⁴ Homme et femme il les créa ; ou il créa l'homme et la femme. Moïse parle ici par anticipation ; nous verrons plus loin la création de la femme.

⁵ Sous-entendu *in*. On trouverait, même dans les meilleurs auteurs païens, des exemples de

cette suppression de *in* devant l'ablatif avec *dominari*.

⁶ Vous connaissez déjà *in* dans le sens de *pour*.

⁷ Sous-entendu *sint in escam*.

⁸ *Negotia*, sous-entendu.

⁹ C'est-à-dire que Dieu cessa de créer, comme l'indiquent les versets suivants. C'est l'origine de la semaine, qui est universelle.

¹⁰ Traduisez ici *ab* par *de* ou *après*.

¹¹ *Patrat* pour *patraverat*.

Et benedixit diei septimo ; et sanctificavit illum : quia in ipso cessaverat ab omni opere suo.

LEÇON IV.

Histoire de la création de l'homme et de la femme.

Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ¹ ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in ² animam viventem ³.

Plantaverat autem Dominus Deus paradysum voluptatis ⁴ a ⁵ principio, in quo posuit hominem quem formaverat.

Produxitque Dominus Deus de humo omne lignum pulchrum visu, et ad vescendum suave : lignum etiam vitæ in medio paradisi, lignumque scientiæ boni et mali.

Et fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradysum.

Tulit ergo Dominus Deus hominem, et posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur, et custodiret illum :

Præcepitque ei dicens : Ex omni ligno paradisi comede :

De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas ; in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris ⁶.

Dixit quoque Dominus Deus : Non est bonum esse hominem solum : Faciamus ei adjutorium simile sibi.

¹ *In* avec l'accusatif signifie à, vers, dans la direction de.

² Ici cette préposition signifie en.

³ Ainsi, l'âme vient de Dieu, et le corps de la terre; et, à la mort, chacune de ces substances retourne à son origine. — Moïse donne en détail la création de l'homme, et ne parle pas de celle des anges. On pense que cette dernière création est renfermée dans ces mots : *creavit*

cælum, il créa le ciel : le ciel visible avec ses mondes, le ciel invisible avec ses légions d'anges.

⁴ Le paradis terrestre était situé en Arménie (Asie), vers les sources de l'Euphrate, du Tigre et du Phase. Les mots *paradisus voluptatis* sont la traduction du mot hébreu Eden.

⁵ A, depuis.

⁶ Vous mourrez d'une mort certaine, de la double mort du corps et de l'âme.

Formatis igitur, Dominus Deus, de humo cunctis animantibus terræ, et universis volatilibus cœli ¹, adduxit ea ad Adam, ut videret quid ² vocaret ea : omne ³ enim quod vocavit Adam animæ viventis, ipsum est nomen ejus.

Appellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia, et universa volatilia cœli, et omnes bestias terræ : Adæ verò non inveniebatur adjutor similis ejus.

Immisit ergo Dominus Deus soporem in Adam ⁴ : cùmque obdormisset ⁵, tulit unam de costis ejus, et replevit ⁶ carnem pro ea.

Et ædificavit Dominus Deus costam, quam tulerat de Adam, in ⁷ mulierem : et adduxit eam ad Adam.

Dixitque Adam : Hoc ⁸ nunc, os ex ossibus meis, et caro de carne mea ;

Erat autem uterque nudus, Adam scilicet et uxor ejus : et non erubescabant ⁹.

¹ Ablatif absolu.

² Avant *quid* sous-entendez *secundùm* : selon quoi, *c'est-à-dire* comment, de quel nom.

³ Sous-entendez *nomen*, et construisez ainsi : *omne nomen animæ viventis quod* ou *secundùm quod Adam vocavit*, sous-entendu *eam, ipsum est* : Et le nom qu'Adam donne à chacun des animaux est son vrai nom.

⁴ Ce sommeil mystérieux, pendant lequel Dieu tira du côté d'Adam de quoi former la femme, est, dans la pensée de tous les Pères de l'Eglise, la figure du sommeil de Jésus-Christ, nouvel Adam, sur la croix ; sommeil pendant lequel son côté fut

ouvert, et l'Eglise enfantée.

⁵ Pour *obdormisset*, ou plutôt pour *obdormiisset*, par contraction, *c'est-à-dire* réunion, des deux *i* en un seul.

⁶ *Replere*, littéralement, remplir de nouveau, ou remplacer ce qui a été pris. Traduisez donc : Il remplaça de la chair au lieu d'elle ; il la remplaça par de la chair.

⁷ *In* dans le sens d'*en*, avec l'idée de mouvement, de changement, gouverne l'accusatif.

⁸ Sous-entendu *negotium* et *est* : Cette chose, ceci est.

⁹ Ils avaient l'innocence des petits enfants, qui vont nus, sans le remarquer.